

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 14

Artikel: Les oeufs de Pâques du petit galibot
Autor: Forge, Henry de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA FEMME AU FOYER

UN foyer sans femme ? me disait certain soin un ami auquel je chantais les joies du célibat, mais c'est un corps sans âme !

Quoi de plus délicieux, en effet, que cet être tout de grâce et de charme ! Quelle merveilleuse bénédiction pour nous hommes, que cette fleur vivante égant notre foyer de la lumière de son sourire ! Quel réconfort dans les moments pénibles !

Car je parle d'une vraie femme, de celles qui allient leur force morale à leur grâce physique. De celles qui font leurs, les luttes et les peines de leur compagnon, aussi bien qu'elles jouissent de leurs succès et de leurs joies.

Une femme au foyer, mais pour l'homme seul, c'est l'oasis du désert, c'est la paix intime au milieu de ce grand tourbillon qui est la vie. C'est la douce quiétude d'un bon fauteuil, la vision d'un intérieur fleuri, doucement éclairé de lampes voilées...

Une femme au foyer, c'est une sécurité souvent, c'est beaucoup de toi-même !

Et quelquefois encore, une femme, c'est là, dans l'ombre, un berceau qui nous est cher plus que nous-même, un berceau, temple de nos plus belles espérances ! C'est notre raison même de vivre, le pourquoi de tant de peines, la récompense de tant d'efforts ! Cette mère, ce nid rose et douillet que soulève un souffle léger, c'est non seulement le but, mais aussi la joie, le résumé de notre existence.

C'est la promesse d'innombrables beaux jours, de soirées exquises, entouré de voix enfantines claires et joyeuses.

C'est enfin un renouvellement de notre pensée de notre force, de notre activité.

Et plus tard, au soir de nos vies, la femme de notre foyer sera, plus que jamais, encore la compagne de notre solitude ; la sœur de nos rêves réalisés, de nos souvenirs attendris, contemplant avec nous dans le cadre vieillot cher à nos coeurs, notre œuvre à tous deux, continuée et amplifiée par la vitalité des fils hors du nid...

M. M.



DE LA CROUIE TOMA

L'EST bon d'être mènadzi et d'espargni lo mé qu'on pao ; mà quand on lo vao recoumandâ à sè dzeins, lo faut férè à boun'écheint.

On espêce dè dama, que n'a einveintâ ni la pudra et ni quiet que sâi da'utro, a onna serveinta à quoi le recoumandâ gallâ dè bin choisi quand le l'einvouïe atsetâ oquie. La senanna passâ que la serveinta avâi atsetâ onna livra dè toma, la vilhio fut pas conteinta, kâ le trovavè que la serveinta avâi mau choisi. Assebin, ein la reinvoeint ein ratsetâ l'autro dzo, le lâi fâ :

— Et pi fédè atteinchon dè pas vo laissi eindeusâ onco on iadzo, kâ la sennana passâ vo

m'ai apportâ on bocon dé fromadzo qu'avâi ào mein onna demi-livra dé perdes ; et vu portant avâi dè la martchandi po me n'ardzeint !

COUMEINT ON SA QU'ON TSEMIN EST PE LONG QUE N'AUTRO

LA tiolaire dè Grattalâo sè trâove ào mâtine d'on bou, et lè z'ovrâi que lái travaillont vont cutsi et medzi dein lo veladzo, qu'est à diz menutes dâo coté dè bise.

Y'a on part dè temps, on citoyein que voliâvâ bâti va pè clia tiolaire po comandâ dâi tiolès, dâi crénés et dâi carrons, et quand l'a voliù s'en returnâ, y démandâ ào contremâitre quin tsemin faillâi preindrè po ètrè lo pe vito ào veladzo, kâ y'ein avâi dou : ion que terive on bocon su la gautse et l'autro su la drâite.

— Ne lè z'è jamé mezourâ, lái repond lo contremâitre ; mà ye crayo que cé dè gautso est lo pe cou, et l'autro lo pe long.

— Et qu'est-te que lo vo fâ cairè ?

— Eh bin, c'est que lè z'ovrâi preignont adé cé dè gautso quand l'ouïont senâ midzo et que faut allâ dinâ ; tandis que faut reimpongna li vourba, la véprâo, vignont adé pè cé dè drâite.

Un homme qui en vaut deux. — David se présente à un entrepreneur qui cherche des ouvriers. Une fois le marché fait, David demande à son nouveau patron :

— En avez-vous besoin d'autres ? Mon frère est prêt à s'engager aussi.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— C'est un garçon qui me vaut.

Encouragé par ce premier succès, le paysan hasarde une nouvelle demande :

— Mon père désire également trouver de l'emploi ; le prendriez-vous ?

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Lui ! Il en vaut deux comme nous...

— Dans ce cas, faites-le venir, et restez chez vous avec votre frère.

LES OEUFS DE PAQUES

DU PETIT GALIBOT

LEPUIS quatre ans, le petit galibot Vincent travaillait à la mine. « Vincent la puche » comme on l'appelait, tant il était « ch'ti ». C'était une chose incroyable, en effet, que pareil puceron eût les bras assez solides, les reins assez forts pour pousser les lourds wagonnets de charbon au fond de la « veine » noire.

Venu au monde, on ne savait trop comment, fleur du « terri » poussée au hasard, il n'avait plus souvenir de sa mère, quelque humble « cacheuse de gaillettes », morte trop tôt, ni de son père, quelque pauvre mineur qui, peut-être, n'avait pas le droit de l'aimer.

Il était resté en plan dans la vie, nourri par pitié, élevé à l'hospice et, à l'âge où il put souffrir, mis au travail, afin de n'être à charge à personne.

Dans sa solitude, pourtant, il avait un jour rencontré un autre paria comme lui, le père Denis, « hercheur à charbon » de son métier, mais une vraie ruine, au physique comme au moral, borgne et difforme, qui trois jours sur quatre était pris de vin.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, Denis se butta dans le petit Vincent qui pleurait.

— Qué qu'tas ! la puche ? T'as trop bu, p'têtre ?

— Non ! répondit l'enfant, j'ai faim.

L'ivrogne s'était mis à rire, puis, en titubant, avait poussé Vincent jusqu'à son logis.

C'était vrai : le galibot, qui avait été malade, bien malade même, n'avait pas touché sa quinzaine.

Denis décrocha un sac.

— Tiens, la puche ! V'là du « briquet ».

Puis, comme une brute, il s'endormit.

Le lendemain, dégrisé, le mineur regarda avec ébahissement le mioche, près de lui, ne se rappelant plus.

— Bah ! fit-il, reste si ça te plaît !...

— Cette misère ! disaient les gens. Le moutard a pris asile chez ce repris de justice.

Denis, en effet, avait cinq ou six fois déjà connu la « tôle ».

Mais il était doux pour Vincent, et ces deux êtres, ayant uni leurs détresses, vivaient en paix.

Chaque jour ils accomplissaient leur travail au fond de la mine, loin l'un de l'autre, et, le soir, ils étaient heureux de se retrouver, se racontant les menus événements de leur vie, toute simple.

— Denis ! la Grise est tombée aujourd'hui en démarquant un charroi trop lourd et Fifrelin était méchant. La pauvre bête s'ennuie au fond du trou noir.

C'était leur grande distraction, en effet, et leur grande amitié, ces deux vieux chevaux qui, dans la mine, travaillaient comme eux, mais sans revoir jamais le jour.

Quand vint la fin du carême, le galibot qui, ayant été longtemps à l'hospice chez les sœurs, avait de la religion, dit à son ami :

— Denis ! v'là la semaine sainte. C'est défendu de se griser.

Denis haussa les épaules, mais ne se grisa point.

En sa cabote de pauvre homme, même, une idée était venue. Dans un vieux bas, sou à sou, il mit l'argent que, cette semaine là, il n'avait pas bu.

Puis, quand le jour de Pâques arriva, Denis apporta à Vincent une belle brioche qu'il lui avait achetée.

— Comment ! c'est pour moi ?

— Oui, la puche !

— Mais pourquoi ?

— C'est fête !

— Les jours de fête, on fait donc plaisir ?

— Oui, à ceux qu'on aime le mieux.

Pour la première fois, l'enfant connut la joie d'un cadeau qui n'était pas une aumône, et ce jour de Pâques resta dans sa mémoire comme le plus beau jour de sa vie. Mais, un soir, Denis, qui s'était remis à boire, usé de trop d'excès, eut une mauvaise fièvre.

— La puche ! fit-il, j'suis fichu. C'est la faute à la boisson. Qu'veux-tu ? J'm'étais mis à ça pour oublier. J'avais perdu un petiot comme toi. Allo, bonsoir, compagnon, j'm'en vais. Travaille dru et ne bois pas, surtout : c'est bête de boire... Ah ! encore une recommandation... Fais mes adieux à la Grise et à Fifrelin, les pauv' bêtes, nos deux seules amies. Sois bon pour elles. Dans la vie, vois-tu, faut être bon.

Depuis bientôt huit mois qu'était mort Denis, le petit galibot vivait seul dans l'humble logis. Il avait hérité de la défroque de l'ivrogne, un bâton, deux chaises et une cotte de mineur, à peu près neuve, qu'il mettrait quand il serait grand.

Il accomplissait, sans joie aucune maintenant, sa rude besogne, n'ayant plus pour amis que les deux vieux chevaux qui menaient les lourds charrois de charbon.

Et comme le temps de Pâques allait revenir, il se sentait plus triste encore, pensant à cette fête de l'an passé et au beau cadeau de Denis.

Il entendait les autres galibots, qui tous avaient des mères et des sœurs, se réjouir d'avance.

— J'aurai une belle blouse neuve, Vincent !
— Moi une bourse avec un bel écu d'argent.
— Moi un livre avec des images.
— Et toi, Vincent, qu'auras-tu ?

Il passait son chemin, songeur, peu à peu hanté par le souvenir des paroles de Denis : « Les jours de fête, on fait plaisir à ceux qu'on aime le mieux. »

Faire plaisir ! A qui ?...

Depuis la mort du mineur qui avait été bon pour lui, il ne s'était lié avec personne, reportant toute la tendresse de son âme simple sur la Grise et sur Fifrelin.

— Chef ! j'ai à vous parler !

— Qu'y a-t-il, la puche ? C'est un miracle. T'as trop souvent ta langue dans ta poche.

Le galibot gêné, tournait son chapeau entre ses doigts.

— J'ves vous dire...

— Comment diable, ne fais-tu pas la grasse matinée ? C'est Pâques aujourd'hui. Personne ne travaille.

— Voilà, chef, je voudrais avoir la permission de descendre dans la mine.

— N'es-tu pas fou ? Pourquoi faire ?

Vincent ne répondait pas.

— Une idée... comme ça... j'ai quelque chose à descendre en bas... J'peux pas vous expliquer ; c'est un secret.

Le chef porion fronça le sourcil :

— On ne joue pas, tu sais, avec la mine !

— Je sais...

— T'y tiens ?

— J'y tiens...

Vincent fut autorisé à descendre. Les hommes qui faisaient manœuvrer la cage virent avec surprise qu'il avait avec lui un gros paquet.

— Què qu't'as là d'dans, la puche, des œufs de Pâques ?

— P't-être bien.

Arrivé au fond de la fosse, Vincent chargea son lourd ballot sur son épaule et, élévant sa lampe devant lui, s'engagéa dans le long couloir obscur.

La mine était déserte et silencieuse, comme une tombe.

Il marcha, marcha, pendant près d'une demi-heure, parmi les galeries étayées de poutres.

Il arriva enfin à une sorte de niche creusée dans la muraille et où, dans une petite stalle, les deux vieux chevaux étaient attachés, devant un atelier plein de paille sèche.

En voyant l'enfant, les bêtes, contentes se mirent à hennir. Que venait-il faire ?

Le silence de la mine leur avait dit que c'était jour de repos, et elles étaient restées étendues sur leur litière.

Alors, Vincent approcha d'elles, les caressa de la main.

— Tenez ! dit-il, voilà pour vous.

Et, en confidence, mettant sa tête contre la tête de l'une d'elles :

— C'est fête, dit-il, aujourd'hui.

Puis il défit le paquet qu'il avait apporté, plein d'herbe verte, de luzerne fraîche, de trèfle épais, fleurant le printemps.

— Tenez, mangez, régalez-vous !

Et c'est ainsi que le petit galibot donna des œufs de Pâques cette année-là...

Henry de Forge.

NOS VIEILLES CLOCHE VULLIERENS

A tour du temple paroissial de Vullierens, construit au XVIII^e siècle, renferme deux cloches d'époques différentes. L'une mesure 1 m. de haut sur 1 m. 10 de diamètre, et porte l'inscription que voici :

*Si vous entendez aujourd'hui ma voix,
n'endurcissez pas vos cœurs.*

Commune de Vullierens. 1889.

A part ses dimensions et la gravité de son timbre, cette cloche ne présente aucun intérêt.

Sa sœur a des dimensions sensiblement plus réduites, puisqu'elle mesure 90 cm. dans chaque sens. Entièrement dépourvue de décoration ou d'ornements quelconques, elle porte dans la partie supérieure, une citation biblique, en minuscules gothiques, disposée sur une seule ligne :

*jhs chrs verbum domini manet in eternum esaï xl.
an. do. mccccxli.*

Traduction : Jésus Christ. La Parole du Seigneur demeure éternelle. Esaïe : chap. 40 [verset 8. J'ai été fondue en] l'année du Seigneur 1512. On peut hésiter à lire un i à la place du l dans la date, entre le x et le j. Dans ce cas la fonte de la cloche qui nous occupe aurait eu lieu en 1512. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces dates, quatre siècles est un bel âge pour une cloche et l'on s'étonne de constater que celle-ci ne figure pas encore au nombre des monuments historiques. Nous signalons cet oubli aux autorités locales, avec l'espérance que l'arrêté de classement ne se fera plus attendre bien longtemps.

Articles parus : Ecclénç. 17 mars 1928 : Les Clées, 28 janvier 1928 ; Montagny, 8. Yverdon, 3 décembre 1927 ; Montreux, 3 mars 1928 ; Morges, 31 mars 1928 ; Noville, 6 juin 1925 ; Penthalaz, 5 novembre 1927 ; Renens, 14 avril 1923 ; St Prex, 4 février 1928 ; Valleyres-sous-Rances, 18 février 1928 ; Vullorbe, 24 septembre 1927 ; Vaulion, 15 octobre 1927 ; Villette, 25 mars 1925 et 4 décembre 1926 ; Vuibœuf, 31 décembre 1922. — Nyon, 5 mai 1924.

Du tac au tac. — Un Français dinait avec un Polonois et, à la fin du repas, très éméché, le Français interpellait le Polonois qui avait tout son sang-froid.

— C'est curieux, vous ne buvez rien ; en France, on dit toujours : « Etre ivre comme un Polonois ».

— Comme c'est drôle, repartit l'autre, en Pologne, on dit : « Etre poli comme un Français. »

Des effets et des causes. — Hélas ! mon pauvre Louis, tu as dû te faire du mal de tomber du haut de cet arbre ?

— Oh ! de tomber, non ! Mais c'est de m'arrêter si brusquement.

LES MANIGLAY PAR LE KURRESALE

DIMANCHE passé, comme il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la rue, Ugène Maniglay eut une inspiration ; pour se mettre dans les bonnes grâces de sa Jenny, il lui dit :

— Dis voir, Jenny, si on allait au kurresale voir cette revue ; y paraît que c'est rude joli, d'après ce que disent les papiers ?

La Jenny qui a une robe neuve et qui peste de ne pouvoir la mettre, rapport à cette route de temps, n'eut pas la moindre objection ; bien au contraire, elle abonda dans les idées de son époux, ce qui n'était pas fréquent !

On se dépêcha de dîner et l'on se bichonna, comme pour aller à noce.

— De ma vie et de mes jours, jamais tu n'as été plus jolie Jenny, tu es séduisante, que diable !

— Dis voir, Ugène, tu te fais rude beau ; tu tâcheras au moins de ne pas faire de l'œil aux pimbêches de par Lausanne !

— T'inquiète pas Jenny, il n'y en aura point de plus galères que moi !

— Ouais, ouais ! Ne blague pas tant et dépêches-toi voir un peu ; tu es là que je crois bien que tu te cherches !

— Nom de sort, Jenny, où as-tu mis mon noeud du dimanche, il n'est pas dans la commode ?

— Y te crève les yeux et tu ne le vois pas ; là, sur le lit, avec ta chemise blanche et tes chaussettes neuves ! Mon Dieu, que tu es pourtant niaud !

— Dis voir, Jenny, et mon broussaset du dimanche, il n'est pas dans le garde-robe ?

— Ma parole, je crois bien que tu as la berline ; il est pendu là, à cette patère, sous ton nez !

Enfin, Ugène et sa Jenny sont prêts à faire voiles sur la capitale ; quelques recommandations aux bouëbes et l'on part.

Le trajet en tram n'a rien de spécial à signaler, sauf que la Jenny exulte dans sa robe neuve, s'imaginant que chacun la regarde et l'apprécie à sa juste valeur.

Ugène qui, lorsqu'il se met en frais, fait bien les choses, a pris des fauteuils d'orchestre, pour qu'on voie et qu'on entende au moins quelque chose. La Jenny est émerveillée ; elle trouve qu'il est rude beau dans ce kurresale ; c'est ma femme beau qu'à l'église et il y a du rude之美 !

Au lever du rideau, elle ne peut retenir un exclamat :

— Eh ! T'y possible, c'est la fête des vignrons en petit ! Oui, ma foi !

Mais son extase est de courte durée et se promptement place à une vague inquiétude qu'il faut que s'accroître de minute en minute. Ses regards inquiets font la navette entre la scène et le visage radieux d'Ugène qui, lui, est muet d'admiration.

Des femmes, de jolies femmes en un révolte déshabillé, ont envahi la scène où elles se tiennent comme des possédées du démon ! Ugène est là, en extase ! ! !... Oh ! quelle infamie ! A-t-on idée de faire des pouettes manières, ainsi, par devant le monde ! Et à bras nus jusqu'au milieu du dos ! L'indignation de la prude Jenny ne connaît plus de bornes ; et, à haute voix, d'une voix surhumaine, elle glapit, hors d'elle :

— Ugène ! Ne regarde au moins pas ces gaudes qui font honte à la vergogne !

Mais Ugène n'entend rien, tant il est ravi ; et il faut que sa terrible Jenny, rouge comme une tomate, le secoue comme un prunier, pour le faire revenir à la réalité !

— C'est sûr, tu te plais, dans ce lieu de perdition ; tu te régales, et tu n'as pas honte de menacer une pauvre femme dans un lieu où on ne voit que des indignités ! Ah ! guenelle d'homme ! Je comprends pourquoi tu as pris des tant bonnes places, c'était pour mieux pouvoir admirer ces espèces de toutes sortes, de rien du tout, et cela à mon nez et barbe ! Tu m'y ramèneras à ton kurresale ! Alors arrivés ! Pandore ! Viens à la maison, et plus vite que ça !

Au milieu de l'hilarité générale, Ugène, par gain de paix, fut, bien à regret, obligé d'obtempérer aux ordres de sa prude épouse ; et, l'on reprit le chemin de la maison, elle sans repenser à sa robe neuve, et lui, regrettant les jolis tableaux de la revue !

— La Jenny, ça ne comprend rien ; ça n'est pas artistique pour deux sous, ça s'offusque pour rien et ça est jaloux comme une tigresse ! Elles sont pourtant bien jolies et bien inoffensives, les petites femmes du kurresale ; ça est vif et ça ne demande qu'à rire et à faire rire, voilà tout ! Oh si la Jenny était au moins comme ça, ça vaudrait bien mieux !

En arrivant à la maison, Ugène eut un sermon d'importance, presque aussi long que le sermon du Jeûne ; et, comme conclusion, sa Jenny lui dit :

— Et puis, tu m'entends, jamais, au grand jamais, tu ne retourneras tout seul par Lausanne au moins !

Pierre Ozai

Les bons ménages. — Mon mari et moi, quand nous sommes sur le point de nous disputer, nous éloignons les enfants.

— Ah ! c'est donc pour cela, chère amie, qu'on la voit si souvent dans votre jardin -

Quel est le plus pingre ? — Y faut bien que ton père soit pingre, pour un cordonnier, te laisser sortir avec des souliers percés.

— Ben et ton petit frère : ton père qui est dentiste et qui le laisse sortir avec une seule dent...

Un renseignement. — La petite Germaine va avec sa maman à la clinique des pourpées. Le marchand bouleverse son magasin sans pouvoir trouver la poche.

Germaine, anxieuse, suit des yeux les mouvements du raccommodeur, puis timidement :

— Monsieur... elle s'appelle Lili.